

**Homélie à l'occasion du 10ème anniversaire du pontificat du pape François
Bruxelles, Notre-Dame de la Cambre, 13.03.23**

« En vérité je vous le dis, aucun prophète n'est bien accueilli dans son pays ». Cette parole de Jésus nous est bien connue ; elle exprime une sorte de paradoxe. Quand on connaît bien quelqu'un, quand on lui est familier, on pourrait croire que cela aide à mieux le comprendre et à l'accepter. Mais ce n'est pas toujours le cas. On peut aussi être trop familier. On peut l'être tellement et avoir des conceptions bien établies à propos de quelque chose ou de quelqu'un, qu'on ne soit plus ouvert à ce qui peut arriver de neuf ou d'étonnant. C'est arrivé à Jésus, précisément avec ceux qui le connaissaient bien dans sa ville natale et avec ses proches parents.

C'est aussi ce qui est arrivé à Elie et Elisée. Elie sauve la veuve de Sarepta, dans la région de Sidon, et Elisée guérit Naaman, un Syrien. Il y avait alors beaucoup de lépreux et de veuves en Israël, dit Jésus, mais ils ne furent pas envoyés vers eux. Ce sont des paroles fortes de Jésus, d'autant que Lui-même a accompli la grande partie de sa mission à l'intérieur des frontières d'Israël et se savait spécialement envoyé vers « les brebis perdues d'Israël ». Mais l'amour de Dieu n'est pas limité par l'endroit où l'on réside, ni par la religion à laquelle on adhère. Lorsque Luc met ces paroles par écrit, il a sous les yeux l'Eglise naissante à propos de laquelle il écrit dans les Actes des Apôtres que cette Eglise ouvre effectivement ses portes et n'exclut personne.

C'est exactement la même conviction que partage le pape François : une Eglise ouverte sur le monde remplie d'amour pour les gens et de miséricorde qui n'exclut personne. *Evangelii gaudium* donne depuis le début le ton de tout son pontificat. Dès le début de cette exhortation, il parle de l'Eglise « en sortie », une Eglise qui va vers l'extérieur, une Eglise missionnaire. Non pas dans un but de conquête mais une Eglise qui ne soit pas à ce point prisonnière de ses positions bien établies et de ses habitudes qu'elle ne voit plus les signes des temps et n'est plus en état de discerner ce que Dieu attend d'elle ici et maintenant. Pour le dire avec les mots du pape François : une Eglise qui se replie sur elle-même et ses propres certitudes dans une rigidité défensive (EG 45). Une Eglise qui par conséquent n'est plus capable de voir ce qui se passe en dehors d'elle, une Eglise étrangère au monde parce qu'elle vit dans son monde à elle.

Une Eglise « en sortie » est pour cette raison une Eglise qui ne craint pas les périphéries. Le pape songe ici d'abord aux périphéries humanitaires : à ceux qui vivent en marge de la société, ceux qu'on n'écoute pas, ceux qui ne comptent pas parce qu'ils sont pauvres ou âgés, à tous ceux qui en raison de la couleur de leur peau, de leur orientation naturelle ou de leurs convictions sont méprisés. A tous ceux qui sont sur le chemin de l'exil en raison de la pauvreté, la guerre et la violence et pour lesquels il n'y a pas place à l'auberge. C'est pour cette raison qu'une profonde préoccupation sociale et sociétale est présente chez le pape François. On le lui reproche parfois ; il soulignerait trop peu la dimension religieuse. Certains l'accusent même d'un manque de profondeur théologique. C'est triste, inexact et injuste. C'est précisément parce qu'aujourd'hui la religion est privatisée qu'il est capital de mettre l'accent sur la signification sociale et la pertinence de la foi et de l'Evangile pour les questions de société. Tout comme le Concile Vatican II a plaidé de façon si marquante en faveur d'une Eglise qui partage « les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps ». Une Eglise qui, avec d'autres, cherche des réponses aux grands défis qui sont les nôtres aujourd'hui, ainsi

que le pape François le fait dans ses dernières encycliques *Laudato si* et *Fratelli tutti*. C'est un discours ecclésial, adressé à ses frères chrétiens, par lequel cependant toute l'humanité se sent concernée. L'Évangile acquiert ainsi une crédibilité pour le monde entier.

Ce n'est pas un hasard si je fais référence au Concile Vatican II. C'est le renouveau et l'élan de ce Concile qui réapparaît chez le pape François. C'est à cela qu'il nous appelle : poursuivre résolument et avec grande confiance le chemin entrepris alors par l'Église. Réforme et renouveau, non seulement de tel ou tel groupe dans l'Église, non seulement de telle ou telle institution, pas uniquement de la Curie vaticane, mais de tous et de toute l'Église. Cela demande beaucoup de courage et de discernement non seulement de la part des pasteurs de l'Église mais de tous ceux qui, par le baptême, ont été sanctifiés. De là l'importance des prochains synodes consacrés à la synodalité. Il ne s'agit pas seulement d'une méthode pour conduire à des conclusions mais de la définition même de l'Église, de la manière dont nous sommes Église. Une Église où l'un ne domine pas l'autre. Une Église où ensemble on écoute ce qui vient de l'Esprit, selon la parole de Jésus : « vous n'avez qu'un Maître et vous êtes tous frères » (Mt. 23,8). Synodal est le contraire de clérical.

Plus d'une fois le pape a déclaré : nous vivons pas une époque de changements mais un changement d'époque. Il serait regrettable pour l'Église si, maintenant que nous nous trouvons à un tournant, elle ne comprenait pas les signes de ce temps. Attachée et habituée au passé, comme les concitoyens de Jésus à Nazareth, elle ne verrait plus et ne discernerait plus ce que Dieu attend de son Église aujourd'hui. Nous voulons pour cela sincèrement remercier Dieu qui pourvoit à tout, pour le pape François. Au terme de chaque rencontre il demande : n'oubliez pas de prier pour moi. Faisons cela aujourd'hui et chaque jour. Prions aussi afin que beaucoup soient touchés par sa parole et son exemple et prennent la route sur laquelle il nous précède, la route sur laquelle il nous invite de marcher ensemble.

+Jozef Cardinal De Kesel
Archevêque de Malines-Bruxelles